

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 MARS 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Lédieu.—Nos gravures.—Les peuples étrangers, par Mayne Reid.—Poésie : Je pense à vous, par Prosper Blanchemin.—La charité ne s'annonce pas, par Alphonse P.—Piastre, par Benjamin Sulte.—Science pour tous.—Les premières sœurs.—Concert des aveugles.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Le jeu Billard.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Sa Majesté la reine Sophie de Suède.—Le prince Oscar-Auguste de Suède.—Mlle Ebba Munck, fiancée du prince Oscar.—Une partie de chasse au Nord-Ouest.—Le pont de glace aux chutes Niagara, vu du côté canadien.—Indiens chassant le bison.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. A. Brossseau, 173, rue Sainte-Elizabeth, Montréal, a réclamé la prime de \$15.00; M. Saül Dion, 91, rue Centre, Pointe Saint-Charles, \$ 0.00; Madame Alexandre Perreault, 190, rue Sanguienet, Montréal, \$4.00; O. Corbeil, 144, rue Centre, Pointe Saint-Charles, \$3.00; M. G. Bachant, 35, rue Saint Germain, Saint-Henri, \$2.00.

Plusieurs primes ne sont pas encore réclamées. La semaine prochaine nous publierons la liste complète des réclamants.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Prix de M. O. M. AUGÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai.

Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Si on était les autres, comme on ferait mieux qu'eux !—ARNAUD.

Celui qui ne travaille pas est tout prêt à mal faire; l'homme laborieux n'a pas cette chance.—FRANKLIN.

Les esprits d'élite ne se distinguent pas par la quantité de leurs idées. Ils n'en possèdent qu'un petit nombre, dans lesquelles ils embrassent le monde.—BALMÈS.



Il y a des gens pour qui le ridicule a un attrait tellement irrésistible, qu'ils ne peuvent discuter les questions les plus sérieuses et les plus simples, sans commettre les bévues les plus impardonnables.

Nos bons amis les Anglais, dont Max O'Rell, ou plutôt Paul Blouet, a décrit les travers avec tant d'esprit, ont surtout des dispositions remarquables pour commettre les écarts de jugement les plus invraisemblables, et ils ont une manière à eux de regarder toujours juste à côté du but visé.

C'est un genre, mais ce n'est pas le bon.

Le suprême du genre britannique, dans la classe moyenne—qui ne correspond pas précisément à la classe bourgeoise des pays français, car elle lui est très inférieure sous tous les rapports—est de poser pour les connaissances bibliques et l'horreur des liquides fermentés, et ce bon peuple en est arrivé à être reconnu comme le plus ivrogne du globe et à ne plus comprendre un mot de la Genèse.

Et pour que je ne sois pas taxé d'injustice, il me suffira de dire que la France ne produit pas assez de cognac, l'Espagne trop peu de porto et la Hollande pas assez de genièvre, pour suffire aux demandes des sujets de Sa Majesté la Reine Victoria.

Quand à la Bible, ce n'est pas moi qui ai découvert qu'ils n'y comprenaient rien, car je ne suis pas juge en pareille matière, mais ce sont les écrivains anglais eux-mêmes qui nous le disent, et je m'en rapporte à eux.

Plus que jamais on discute en ce moment dans notre province la question de l'ivrognerie; tout le monde constate qu'il existe trop de débits de boissons alcooliques, que les cabarets absorbent trop d'argent et qu'il faut arriver à en supprimer une bonne partie; c'est, du reste, dans ce but que l'on prépare une nouvelle loi qui sera présentée à la prochaine session.

Mais il se trouve toujours une mouche qui se croit très habile, et, par son bourdonnement et ses airs affairés, se figure faire mieux avancer le coche que les chevaux qui le traînent péniblement.

Quelques braves gens—oh! les plus braves gens du monde—animés des meilleures intentions possibles, se sont mis dans la tête qu'eux seuls avaient le secret de la solution du problème, se sont réunis et ont formé une sorte de société sous le nom de *Law and Order League*, dans le but de supprimer tous les débits de boissons.

Ces bonnes gens sont tous des partisans de l'abstinence complète, remède assurément radical, mais qui a ce grand défaut d'être aussi mauvais que tous les autres systèmes exclusifs.

Ils n'ont rien inventé.

Gil Blas raconte dans ses mémoires comment il devint médecin en quelques instants, grâce au génie du docteur Sangrado.

« Ecoute, mon enfant, lui dit-il un jour, je ne suis point un de ces maîtres durs et ingrats, qui laissent vieillir leurs clercs dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi. Je t'aime, et sans attendre plus longtemps je vais faire ton bonheur. Je veux, tout à l'heure, te découvrir la fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années.

« Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; et moi, je prétends t'abréger un chemin si long et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie.

« Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner, et faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points: dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre; tu sais la médecine à fond, et, profitant du fruit de ma

longue expérience, tu deviens tout à coup aussi habile que moi.

« Mille fois, continua-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces Thermopoles des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en buvant du vin, mais où l'on se rendait pour s'amuser honnêtement et sans risque à boire de l'eau chaude. On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avaient établi des lieux publics où l'on donnait de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermaient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins.

Ainsi, ce sont les Romains qui sont les véritables inventeurs de la loi Scott, et si l'on en juge par le peu de succès qu'ont eu les anciens, je ne crois pas être grand prophète en disant qu'elle ne produira pas grand chose de bon de nos jours, et nous voyons déjà qu'elle est rappelée dans plusieurs comtés de la province d'Ontario, la province modèle de tempérance, qui possède les plus grandes distilleries et brasseries de tout le pays.

Ces membres de la Ligue de l'ordre et la loi—animés toujours des intentions les plus pures—ont eu dernièrement un *mass meeting* qui est un modèle du genre.

Après avoir écouté béatement le nouveau chœur *Prohibition Bells*—la musique adoucit les mœurs—chœur qui ne vaut pas précisément autant que les « cloches de Normandie », les orateurs se sont succédés et sont tombés à qui mieux mieux et à bras raccourcis sur le dos des commissaires des licences, par un raisonnement analogue à celui de cet individu qui prouvait que s'il y avait des voleurs, c'était de la faute des gendarmes.

Ce qui distingue surtout les apôtres de la tempérance, c'est une incroyable intempérance de langage.

Ne perdant pas de vue qu'ils sont membres de la « ligue de la loi », ils n'ont pas manqué une occasion d'essayer de tourner en ridicule les magistrats chargés de veiller à l'exécution des lois, après quoi le chœur, reparaisant sur la scène, a chanté : *Comrades in arms*, chanson de circonstance qui convenait aussi bien que des cheveux sur la soupe.

En lisant le compte-rendu de cette réunion, on croit rêver.

Après les commissaires des licences, on a attaqué le gouvernement; après le gouvernement, les échevins de Montréal ont eu leur tour, et un orateur est venu déclamer que l'on ne devrait jamais oublier que l'on combattait le diable en personne, le diable incarné, avec toutes ses légions. On a jamais pu savoir exactement à qui on faisait allusion, mais Sa Majesté Belzebuth dû être très flattée de se voir comparée à des honnêtes gens.

Après avoir parlé du diable, on a chanté : *We'll get there all the same!* qui a soulevé une « fureur d'enthousiasme » nous dit le *Witness*, et le tout a été couronné de la bénédiction donnée par un ministre protestant.

Pendant que les membres de la ligue s'amusaient ainsi à musiquer et à discourir, un prêtre, un magistrat et un membre du Parlement, réunis ce soir là, la tête penchée sur les livres, préparaient la nouvelle loi, très sage et très sensée, qui doit être soumise à la Législature.

Ces trois hommes n'avaient pas de musique, mais ils n'en travaillaient que mieux à réparer les sottises qui se disaient ailleurs, indifférents aux attaques dont ils étaient l'objet, préférant produire quelque chose d'utile plutôt que de chanter *Comrades in arms*.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les ligueurs sont au fond de braves gens, mais ils manquent de gouvernail et compromettent leur cause plus qu'ils ne la servent, en allant trop loin; le radicalisme n'a jamais rien produit de bon.

Le tabac, que l'on dit être très nuisible à la santé, a été lui aussi l'objet d'une guerre acharnée, et s'il est devenu d'un usage aussi général dans le monde entier, c'est précisément parce qu'on en a trop défendu l'emploi au commencement.

Il y a trois siècles et demi, on coupait le nez aux priseurs et les lèvres aux fumeurs; tout le monde voulut fumer et priser.